

Troupes légères [fin] : de l'instruction militaire

Autor(en): **Denéréaz, Pierre E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TROUPES LÉGÈRES (fin):

De l'instruction militaire

Ton temps sera le temps héroïque
dès que tu le voudras.

MICHELET.

« Si vous avez des hommes à l'esprit alerte, robustes et endurcis, entraînés au combat, enthousiastes et possédant cet optimisme contagieux et cette ardeur offensive qui découle du bien-être physique, si vous leur donnez les armes et l'équipement nécessaires, on peut tout leur demander ». Ces quelques mots du maréchal Montgomery contiennent tout un programme d'éducation, d'instruction et d'équipement militaires.

Quelle que soit la révolution causée par la bombe atomique et les projectiles à fusée, trois éléments ne changeront pas : *l'éducation du soldat, son armement personnel et la nécessité d'assurer son déplacement*, c'est-à-dire la mise au point des transports et des transmissions. L'art militaire ne parviendra jamais à un état définitif et absolu, car l'homme demeure au fond de tout. L'entraîner jusqu'au dernier degré qui se peut, avant l'épreuve du feu, c'est mettre de son côté le maximum de chances possibles. Le reste, c'est le courage individuel et l'ardeur combattive, produits de l'éducation militaire qui doivent le faire.

Nous touchons ici le fond du problème de l'éducation du soldat, qui diffère essentiellement de celui de l'éducation spirituelle ou sociale. Confondre ces problèmes, c'est s'exposer aux suites de l'expérience allemande en matière politique ou de l'expérience française d'avant-guerre en matière militaire. La connaissance claire et intransigeante de l'idéal qui seul justifie notre lutte doit être le bénéfice de l'éducation que

le soldat a reçue dans son foyer, à l'école, dans le Pays. Le « militaire » doit pouvoir compter sur cette base qu'il ne peut créer car elle doit rester une expression intangible de l'éducation nationale. L'éducation militaire, elle, se fonde uniquement sur l'effort, cet effort que les progrès économiques et sociaux cherchent, sans discernement parfois, à nous éviter et que les progrès techniques en vue de la guerre ne font qu'intensifier. Ainsi, la guerre exige toujours de ceux qui la font des prestations physiques et morales dépassant toutes celles que la vie normale peut requérir. Cette divergence dans l'appréciation des forces du Progrès absolu crée d'une part une attitude civile qui est de supprimer le péril plutôt que de le dominer et d'autre part une attitude militaire opposée puisque en la matière, il est impossible de maintenir le péril éloigné de nos frontières. Et ceci, en dépit des adeptes de la bombe atomique helvétique.

C'est donc de plus en plus dans nos institutions militaires que le soldat devra acquérir ce courage individuel et cette ardeur combattive, propres au combat moderne. Et c'est dans l'effort que ces qualités « de caractère » se formeront et s'affermiront sur la base du sentiment national et des connaissances individuelles. Elles sont le but de l'éducation militaire. L'effort en est le climat. Il nous reste à en étudier les moyens.

Nous en voyons deux : la discipline dans l'honneur militaire et l'instruction, dispensatrice de confiance dans sa propre force et dans celle de ses armes. Car l'instruction ne doit plus être un but en soi, une contrainte *sommaire* fondée sur les règlements. Sous la forme d'un perpétuel concours, elle doit rayonner sur les esprits.

La guerre balaye la légèreté, l'arbitraire et l'insignifiance. La victoire sur l'ennemi est une victoire secondaire ; la victoire la plus importante est celle que le soldat remporte sur lui-même en résistant aux initiatives de lâcheté, en se montrant courageux jusqu'à l'héroïsme. Le héros, a dit Emerson, est celui qui est immuablement concentré. N'ayant pas la

prétention de former des héros, mais des soldats, nous ne serons pas si absolu. Nous retiendrons tout de même ce concept de la concentration qui, pour le soldat, est le pouvoir d'insérer, en dépit du danger, sa pensée dans l'acte. Esprit et corps, l'homme est capable de se tenir au-dessus des événements, de les juger, de les dominer. Cette faculté peut être développée chez le soldat en agissant sur ses sens et sur ses membres. C'est là que le drill acquiert sa véritable valeur qui est *d'obliger* le soldat de trouver en son propre fonds le courage de se maîtriser moralement et physiquement. Cette contrainte n'est pas opposée à l'honneur militaire puisqu'elle cherche à en éviter les défaillances individuelles ou collectives ; elle est aussi à la base de la discipline.

Comme tout ce qui touche à la discipline, c'est l'application pratique qui demeure délicate, c'est pourquoi le drill doit être l'instrument du chef disciplinaire : le capitaine.

Si l'apprentissage des mouvements de drill, relativement simples, peut être confié au chef subalterne, il ne peut s'agir là que d'un travail manuel limité à quelques heures. C'est la présence du juge qui donne au drill sa valeur. Or, qui dit juge, dit celui qui connaît. Voir un homme pour la première fois et le juger d'après un mouvement de drill est un non-sens. Le drill n'est pas matière à inspection, car on n'inspecte pas la discipline d'un individu ou d'une troupe. Inspecté, le drill devient un mouvement de parade, destiné à donner à certaines manifestations militaires un caractère de solennité ; il perd sa destination première qui est intimement liée à la notion de discipline intérieure, d'honneur militaire.

Dans ce sens, l'inspection doit porter sur l'ordre militaire. Or, l'ordre véritable suppose la liberté de l'homme responsable. Nous touchons ici le problème de l'obéissance et du service intérieur. Mis au courant de certaines exigences et formes militaires *simples*, le salut ou le traitement de son équipement, par exemple, l'homme doit faire preuve d'obéissance. L'inobservation de ces règles implique une punition tendant à une

réparation. La discipline, elle, exige des affermissements.

La faculté de juger et de dominer un événement est également une question d'habitude. Eu égard à la nature spéciale de l'événement guerrier, nous pouvons parler de *l'habitude du danger*. Nos programmes d'instruction doivent en tenir compte par des exercices appropriés : pistes de combat, gymkanas terrestres ou nautiques, chasses, excursions et tirs à balles, comportant des risques certains mais des mesures de sécurité adéquates. On apprendra à l'homme à faire face au danger, à se l'incorporer, à vivre dangereusement avec courage et optimisme.

Tout cela ne va pas, pour l'instruction comme pour le soldat, sans faire preuve d'imagination. L'action, si résolue, si spontanée, si rapide qu'elle paraisse n'est jamais que l'aboutissement du travail d'imagination. Un réflexe est d'autant plus sûr et plus prompt qu'il a été enseigné et appris en faisant le plus possible appel aux facultés imaginatives de l'élève, comme à celles du maître. Si un homme est incapable d'imaginer, il est incapable d'agir. Cela est d'autant plus vrai que la pédagogie militaire ne peut toucher, même du doigt, la réalité de la guerre et qu'elle doit se contenter de la représenter par des « jeux ».

Dans cet ordre d'idées, les démonstrations aident beaucoup à faire travailler les esprits. Elles doivent être l'illustration précise de ce que l'on a enseigné. Car les fautes n'éduquent jamais par elles-mêmes, c'est une illusion de le croire ; elles n'instruisent que celui qui sait. Le choix des camouflages, les effets matériels des tirs, le repérage par le son, les formations de combat en fonction du terrain et du feu ennemi, le combat de localités et le combat de nuit, les premiers soins aux blessés, le fonctionnement des armes et des véhicules, les matériels étrangers peuvent être étudiés à l'aide de figurants, du cinéma, de la photographie et de modèles divers.

L'importance est de savoir limiter la matière à enseigner au strict nécessaire. Un soldat de métier, et à plus forte raison

un milicien, ne saurait tout apprendre et tout savoir. Il restera toujours un spécialiste. D'ailleurs, ce n'est pas indispensable. En serré dans le dispositif d'action qui règle sa vie, le combattant n'aperçoit que l'étroit volet qui le concerne directement. Il en est de même partout et à tous les échelons. Pour l'issue générale des opérations ce qui compte c'est que là où se trouvent les exécutants, ils puissent, avec leurs *propres moyens*, dominer localement la situation.

Rien ne se prête mieux que le métier militaire à la suggestion sportive. Et rien ne se prête mieux que la compétition au développement de l'ardeur combattive et de l'esprit d'équipe. Voyons comment se forme, chez l'adolescent le goût pour un sport. Il regarde d'abord jouer ses camarades, puis il essaye de jouer lui-même. Rappelé à l'ordre par l'arbitre, il analyse les règles du jeu. Il en découvre les éléments techniques et tactiques et remonte ainsi des effets aux causes de son infériorité. Il s'aperçoit alors que pour bien jouer, il faut avoir une base technique conditionnant le mouvement au réflexe afin que la tête reste libre. Il s'exerce donc mécaniquement. Le reste n'est qu'entraînement.

Il en est de même du sport militaire : le combat. Le goût s'en forme par l'image, les défilés, les manœuvres. Devenu jeune homme, l'enfant a du service militaire une idée très nette, sinon complète, qui l'accompagne à l'école de recrues : c'est l'avvers de la médaille. Et c'est la déception, car l'image que nous lui en donnons est incomplète également : c'est le revers. De son côté il y a la gloire, du nôtre, le règlement. Et tout est faussé, car le départ est faux, illogique. Il faut user et non abuser de l'état de disponibilité de la jeunesse qui veut savoir le comment avant le pourquoi et qui comprend mieux en allant du composé au simple. Faisons un effort d'imagination. L'initiative devant redevenir souveraine, érigeons, en principe, l'action personnelle à tous les échelons de commandement. Il faut représenter les choses avant de les faire exécuter ; d'où la nécessité de commencer très tôt par

des exercices dans le cadre de la compagnie, de la section, du groupe. Comme l'arbitre, prouvons au soldat son infériorité technique et tactique et engageons-le à s'exercer ; aidons-lui, sans contrainte sommaire, à combler les lacunes de ses connaissances. Il gardera ainsi son enthousiasme et s'incorporera plus facilement dans l'équipe où il doit jouer son rôle.

Considérer l'instruction individuelle comme un but (inspection !!) est une grave erreur ; la charge doit rester une préparation au tir ; ramper, le moyen de passer inaperçu ; lire la carte, le moyen de s'orienter. Dès que le but est atteint, il faut abandonner le moyen et passer à l'entraînement. Cet entraînement ne peut se faire que sur des terrains variés où le soldat peut et doit se montrer infatigablement actif. Nous pensons à la fortification de campagne, à l'exploration, à la liaison et aux obstacles de toute nature qui n'ont de valeur qu'en fonction des nouveaux problèmes qu'ils posent tant pour les chefs que pour la troupe. Et acceptons le principe du concours, de la compétition développant l'ardeur combattive et récompensant les performances individuelles ou collectives. En voici quelques exemples :

Gymnastique : Rugby ; contribution individuelle : l'auteur d'un but va s'asseoir sur la touche.

Armes : Démonter et remonter la culasse ; pour les X. premiers, un seul examen.

Grenades à main : But touché, exercice terminé.

Combat : Progression à couvert, les plus habiles secondent l'arbitre.

Tirs à balles : Les groupes portent les numéros de une ou plusieurs cibles. Numéros pairs, amis ; numéros impairs, ennemis. Les groupes « subissent » le feu ennemi et réagissent.

On attache encore une importance trop grande à l'individu. Les épreuves individuelles devraient être moins nombreuses que celles pratiquées en groupe, car c'est dans le travail en commun que les vraies personnalités s'affirment.

Cela n'empêche pas l'endurance personnelle de chacun d'être mise fortement à contribution.

Il est curieux de remarquer dans la jeunesse un engouement sportif toujours plus profond, le désir de porter un insigne de club, de s'uniformiser, et le culte de l'effort gratuit, c'est-à-dire un désintéressement certain ; ne pourrions-nous pas utiliser ce penchant quasi universel au profit de la chose militaire à l'instar des Américains, des Anglais et des Français ? Leurs méthodes sont à étudier. Par exemple, le moyen d'opérer, à l'aide de tests, une sélection afin de déterminer les aptitudes des élèves et donner à chacun l'affectation qui répond le mieux à ses qualités.

Le procédé : un candidat est amené à fournir des efforts harassants, qui seront suivis, sans un instant de repos, par des examens d'un genre différent, ce qui permet de se rendre compte de son moral et de son endurance. L'intelligence et les réactions spontanées sont mises à l'épreuve par des problèmes inattendus. Une équipe est brusquement désignée ; une mission lui est donnée ; la décision communiquée, on passe de la théorie à la pratique. Ce genre d'épreuve n'est pas destiné à mettre en valeur les qualités tactiques des hommes, mais bien à démontrer qui est le meilleur chef.

Il faut remanier notre système d'instruction pour le mettre à la portée de la jeunesse tout en l'adaptant aux exigences de la guerre moderne, ce qui n'est pas incompatible. La base de sélection des cadres en sera automatiquement élargie si l'on permet à chacun de manifester son sens de l'initiative et de la responsabilité. Car nous devons former des combattants sans négliger l'homme. La mission éducative de l'armée doit demeurer au premier rang de nos préoccupations. Le meilleur moyen d'avoir des chefs, c'est d'en former ; mais sous prétexte de former des caractères, on ne peut prétendre « briser toutes les résistances, y compris celle de l'âme, créer une lutte perpétuelle d'où les nerfs sortent brisés et les corps chancelants. D'une aussi profonde détresse, — ridicule qui tue, déceptions

plus poignantes parce que fatales — le loyalisme envers les supérieurs a de la peine à sortir intact. Jusqu'à l'heure de la navrante alternative : étouffer en soi tout mouvement de la sensibilité et de l'imagination ou manquer au devoir.

Opposer à la soumission aveugle cette autre discipline, celle de l'esprit dont les lois sont aussi strictes, les règles aussi péremptoires : voilà le vrai concept de la discipline ».

Nous revenons sans cesse à la discipline, fondement irremplaçable de toute armée. Mais son concept demande à être étudié à nouveau par tous ceux qui se vouent à l'éducation du soldat, car ce concept est de plus en plus lié au « team-work », au travail positif du groupe, le succès final de toute opération militaire découlant de la masse des petits résultats particuliers obtenus par les équipes de combat. Écrasés par la force, nos hommes ne se redresseront que par leur force à eux, leur force de caractère, leur carrure morale.

Cap. E.M.G. PIERRE E. DENÉREAZ.
